L'AUTOTRADUCTION : UNE ŒUVRE NONSIMULACRE

Irina MAVRODIN
Université de Craiova, Roumanie

Abstract: This article attempts to show the difference between translation (when the translation is another person than the author of the text) and self-translation (when the author and the translation are the same person). If in the former case the result is a "fake-creation", in the latter we have a case of re-writing by the author of his own work, sometimes in a different way (because for another audience) than the initial text.

Je trouve que pour quelqu'un qui réfléchit sur la traduction, et notamment sur la traduction littéraire, l'autotraduction peut constituer un champ de recherche privilégié, car, en réfléchissant sur l'autotraduction, on peut mieux voir, comprendre, ce qu'est la traduction.

Parler de différence entre la traduction et l'autotraduction présuppose qu'il devrait y avoir une différence, chose qui n'est pas tellement évidente pour tout le monde, puisqu'on tend plutôt à confondre traduction et autotraduction, à les réduire toutes les deux au même statut. Pour commencer donc avec le commencement, on doit se demander si l'autotraduction diffère d'une manière significative de la traduction, si l'une et l'autre ont le même statut au niveau poïétique (au niveau du **faire**, de la production du texte), au niveau poétique (au niveau de l'œuvre en tant que telle) – car ma présupposition pour tout ce qui suit est que la traduction a pour résultat une « œuvre-simulacre » et qu'elle est un acte de « création-simulacre » – et au niveau pragmatique ou de la réception.

BDD-A5001 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:01 UTC)

J'essaie donc dans ce qui suit de donner une réponse (de toute façon plutôt approximative et sommaire) à cette question de l'existence ou de la nonexistence d'une différence entre deux actions traduisantes qui peuvent facilement être perçues comme identiques, et entre leur produit qui, lui, est forcément différent parce que relevant de langues différentes. En tant que quelqu'un qui pratique l'autotraduction (mais aussi la traduction dans les deux sens : du roumain en français, du français en roumain – chose importante à préciser, car je suis de la sorte en mesure de mieux comparer), à savoir la traduction en français de mes propres poèmes et de mes propres essais (écrits en roumain), je sens puissamment la différence entre mon faire de traducteur et mon faire d'autotraducteur. Je sens cela de l'intérieur, cela relève d'une connaissance globale, indistincte, plutôt intuitive, mais que je veux, en changeant de perspective, « analyser », en me séparant en quelque sorte de mon propre faire, en devenant un autre par rapport à lui.

La première différence – qui relève d'ailleurs du bon sens – serait celle-ci : dans un cas – la traduction – , on traduit l'œuvre d'un autre, dans l'autre cas – l'autotraduction – , on traduit sa propre œuvre. La différence dont nous parlons ici prend donc son origine dans l'instance qui est à l'origine du faire traduisant.

En tant que traductrice des œuvres des autres, je me trouve dans la situation paradoxale d'une possible/impossible altérité, ayant pour résultat un texte qui tend à réaliser une identité. La situation est paradoxale parce que l'antinomie du couple je/l'autre est transgressée, résolue dans une unité (identité), par un artifice créateur d'un simulacre. Ce qui veut dire que le texte traduit est, par rapport au texte de l'œuvre d'origine, un texte-simulacre, dont l'auteur (le traducteur) est un auteur-simulacre (nous donnons au mot **simulacre** le sens qu'il a dans les dictionnaires : « apparence sensible qui se donne pour une réalité », « fantôme », « illusion », « apparence »). Le mot **simulacre** ne comporte ici aucune connotation péjorative et doit être compris comme une « image dans le miroir par rapport à la « réalité que réfléchit le miroir ».

BDD-A5001 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:01 UTC)

Peut-être ai-je atteint un point hypersensible, car à partir de cette problématique de l'œuvre vs. l'œuvre-simulacre on pourrait essayer de donner une réponse à cette question tellement délicate : pourquoi la traduction est un produit périssable (on doit, à des intervalles variables, faire de **nouvelles** traductions, car les **anciennes** sont devenues désuètes, caduques, et ne présentent plus qu'un intérêt historique), tandis que L'ŒUVRE, ELLE, EST UN « MONUMENT » ?

Voilà une réponse possible : l'original (L'OEUVRE) est la « réalité », la traduction n'est qu'une apparence sensible qui se donne pour une réalité, une belle illusion qui fonctionne très bien pendant un certain temps, mais qui doit être remplacée par une nouvelle illusion (par une nouvelle traduction), par un nouveau simulacre, produit par un auteur simulacre, le traducteur de l'œuvre d'un autre. Or, ne pourrait-on pas avancer l'hypothèse que l'autotraduction, à la différence de la traduction, se soustrait à ce statut de simulacre, qu'elle est ŒUVRE au sens fort du terme ?

C'est une présupposition qui peut nous renforcer dans l'idée que la traduction et l'autotraduction littéraires sont deux opérations de nature très différente et que chacune est contraignante à sa manière. Forcément avec l'autotraduction on glisse souvent dans ce qu'on nomme couramment « infidélité » par rapport à l'oeuvre d'origine. Cela devient en fait un processus – parfois quasiment insaisissable par celui qui y est engagé – de réécriture (processus qui nous rapproche peut-être de ce qu'est la vraie traduction, en nous obligeant à une prise de conscience quant au spécifique, assez souvent occulté, de celle-ci ?).

Par ailleurs, l'autotraduction peut revêtir des manières d'être assez variées. Prenons, par exemple, le cas de Cioran, qui s'avère être l'un des plus complets dans le contexte de notre problématique. La collaboration avec Sanda Stolojan (il s'agit de la traduction du roumain en français du livre *Lacrimi şi sfinţi*/*Des larmes et des saints*) met en évidence un côté tout à fait spécial de la réécriture par une autotraduction masquée, nondéclarée par une signature qui assume, car cette traduction n'est signée que par Sanda Stolojan. Or,

BDD-A5001 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:01 UTC)

à l'occasion de cette traduction, Cioran procède à de nombreuses suppressions et modifications, qu'il accomplit à travers sa traductrice et qui ont en vue le lecteur français, un lecteur dont la mentalité spécifique (selon Cioran : de type cartésien) se situe au pôle opposé par rapport à la mentalité du lecteur roumain (auquel s'était adressé le texte original, écrit en roumain).

Par cette traduction, qui est en fait une autotraduction / adaptation à l'horizon d'attente d'un autre type de lecteur, Cioran met de l' « ordre » dans un texte échevelé et baroque (l'original roumain). Selon Cioran d'ailleurs, la structure des deux langues elle-même (le roumain et le français) diffère de la même façon.

Curieusement, mon expérience en tant que traductrice de Cioran a été tout à fait autre. Cioran, qui m'a reçue deux fois dans sa « mansarde » parisienne de rue de l'Odéon et avec lequel j'ai eu deux longs entretiens, m'a dit qu'il me faisait confiance et qu'il ne voulait contrôler d'aucune manière mes traductions. (J'ai traduit en roumain *Précis de décomposition* et *La Chute dans le temps*.). J'essaie de m'expliquer cette attitude ou bien par un changement de conception vis-à-vis de la traduction, ou, ce qui est plus probable, par le fait qu'il se rapportait cette fois-ci à un autre type de lecteur, à savoir au lecteur roumain.

Si l'on donne au concept d'autotraduction un sens plus large, on pourrait peut-être dire que tous les textes de Cioran – dont la langue maternelle était le roumain et qui a appris le français lorsqu'il avait largement dépassé la trentaine – étaient des autotraductions.

Je pense qu'un cas semblable est celui de Beckett. C'est d'ailleurs peut-être le plus connu, parce qu'il a assumé sa « traduction » (lisez : autotraduction) comme réécriture.

Mais si on donne au concept d'autotraduction un sens encore plus large, on peut dire, avec Proust, que tout auteur ne fait que « traduire » - par son œuvre, pour les autres, par le truchement d'un discours qui n'est que le sien – sa propre « vision ».

Matei Visniec est, je crois, un cas par rapport auquel le sens du mot autotraduction est le plus proche de celui qu'on lui donne couramment. C'est un auteur qui s'efforce d'établir un contrôle

BDD-A5001 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:01 UTC)

absolu des deux côtés, le côté roumain et le côté français, avec, peut-être, tout de même, ce désir de réécriture auquel ne peut échapper aucun auteur qui traduit ses propres textes.

Faut-il dire encore une fois que toutes ces autotraductions, qui sont des réécritures, se sont soustraites au régime d' « œuvres-simulacre » et « périssables » et qu'elles restent des œuvres au sens fort du terme ?

Mais essayons de dire ce qu'est une réécriture pour celui qui traduit ses propres textes. Je ferai de nouveau appel à ma propre expérience. J'ai constaté que j'ai dû – dans l'autotraduction – me mettre dans une situation scripturale dédoublée, difficile à réaliser pourtant, je dirais même presque impossible à réaliser en totalité (par une séparation totale de l' « auteur » et du « traducteur »). J'ai fait cette expérience avec mes propres poèmes, donc avec un type de discours qui invite plus que les autres à la réécriture. On veut se soumettre à la contrainte exercée par l'original, mais le jeu du dédoublement ne peut pas être assumé jusqu'au bout. Car celui qui traduit sa propre œuvre ne peut échapper à la tentation de réécrire un texte qui lui appartient en propre, il est vrai, mais qu'il aurait dû « traduire » et non pas réécrire. Il est vrai qu'une édition bilingue (c'est le cas de la mienne) limite beaucoup la tentation de la réécriture, sans l'exclure pourtant.

D'ailleurs, à vrai dire, où commence et où finit la réécriture, lorsqu'il s'agit d'un texte traduit par son auteur ? Ma réponse serait la suivante : avec l'autotraduction on est **toujours** devant un cas de réécriture, qui appartient à l'auteur même, devant un cas d'œuvre nonsimulacre, d'œuvre au sens fort du terme. Car, même s'il veut se laisser **contraindre** par son propre texte déjà écrit dans une autre langue, l'auteur qui est devenu son propre traducteur ne peut jouer jusqu'au bout le jeu de ce dédoublement, qui devrait être ici celui d'une contrainte totalement assumée. Il veut s'imposer la règle de la contrainte mais il sait pourtant qu'il se trouve devant sa propre œuvre, sur laquelle – il le croit, du moins, dans son inconscient le plus profond – il a tous les droits (encore, car il est en vie).

BDD-A5001 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:01 UTC)

Celui qui traduit son propre texte se sent totalement libre dans ses options et mouvements, car celles-ci sont générées par son texte à lui, dont il est le maître absolu. C'est pourquoi celui qui s'autotraduit ne peut échapper à la tentation de réécrire un texte qu'il a écrit lui-même, de le réécrire parfois avec une désinvolture qui peut transformer le texte d'origine dans un simple prétexte. Il est vrai que – comme je l'ai déjà dit – l'édition bilingue limite ce jeu de la quasitotale liberté vers laquelle tend l'auteur qui traduit son propre texte et qu'il essaie pourtant de contrôler, pour s'inscrire dans les lois d'une traduction. Mais même dans ce cas, il a parfois recours à un artifice qui met les deux textes d'accord, **en les réécrivant tous les deux**, à savoir le texte d'origine et le texte cible.

Si du traducteur réécrivant le texte qu'il est censé traduire, on pourrait dire qu'il a fait une mauvaise traduction, on ne peut pas porter le même jugement sur celui qui modifierait, en le réécrivant, son propre texte.

Mais il y a aussi un autre cas assez curieux que l'on pourrait placer parmi les cas d'autotraduction : celui du créateur qui marque si fortement de son empreinte le texte qu'il traduit (et qui appartient à un autre auteur) que l'on peut dire que ce texte est devenu un pur prétexte à partir duquel il a créé un texte tout à fait nouveau, un texte à lui, où l'on reconnaît plutôt la manière de ce « traducteur » sui generis que la manière de l'auteur « traduit » (= trahi).

Pour la culture roumaine moderne, un cas paradigmatique de ce genre serait celui d'Arghezi en tant que traducteur de La Fontaine, de Baudelaire, etc.

BDD-A5001 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:01 UTC)